

# CARNETS DE BORD

## LES TARTINES, LES «BOOMERS» ET LE JOUR DU VOTE

par Béatrice HOUCARD



**C**haque matin, Michel Bouquet tournait à Blois *Le curé de Tours*, sous la direction de Gabriel Axel. Pourquoi Blois et pas Tours? Parce que les petites rues du «vieux Blois» répondaient mieux aux impératifs du roman de Balzac. Vers midi, il reprenait le train pour Paris car, le soir, il jouait au théâtre *En attendant Godot*, de Samuel Beckett.

C'est ainsi que, pour interviewer Michel Bouquet, je l'ai d'abord accompagné en voiture depuis le lieu du tournage jusqu'à la gare de Blois, où il y avait encore à l'époque un buffet. Quand le comédien commanda un café crème et des tartines beurrées, j'osai à peine demander quel était le plat du jour. «Non, non, allez-y, mangez!», me dit-il en m'expliquant que ses horaires de travail impliquaient une discipline alimentaire spéciale...

Sauf à retrouver dans mes cartons l'article imprimé dans les colonnes de *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, je serais bien en peine de restituer le contenu de cette interview du début des années 1980. Mais j'ai le souvenir d'un homme d'une grande modestie et d'une immense gentillesse, et qui semblait vivre dans son monde de rôles et de textes, loin du bruit et de la fureur du nôtre. Dans une vie de journaliste, une telle rencontre marque, bien plus que beaucoup d'interviews politiques...

### LE POISON ET L'ANTIDOTE

C'est un poison lent auquel il ne devrait pourtant pas être difficile de trouver un antidote: un débat émerge sur la question du vote des «vieux». Entendez: les plus de 65 ans, les «boomers», ces citoyens nés après 1945 et qui, selon une doxa incertaine, auraient tout reçu, tout raté sans jamais rien transmettre. Donc, s'ils sont vieux et que, par définition, leur espérance de vie raccourcit d'année en année, est-il bien utile de leur laisser le droit de vote?

Vous avez bien lu. La question ressemble à un mauvais poison d'avril. Elle est pourtant posée dans certains cercles aux États-Unis [où les méchants «boomers» auraient favorisé Donald Trump], en Israël, en Angleterre [où ils seraient responsables du Brexit], en Corée du sud et, bien sûr, en France depuis le premier tour de l'élection présidentielle.

Pour résumer: tous ces «vieux», qui ont voté majoritaire-

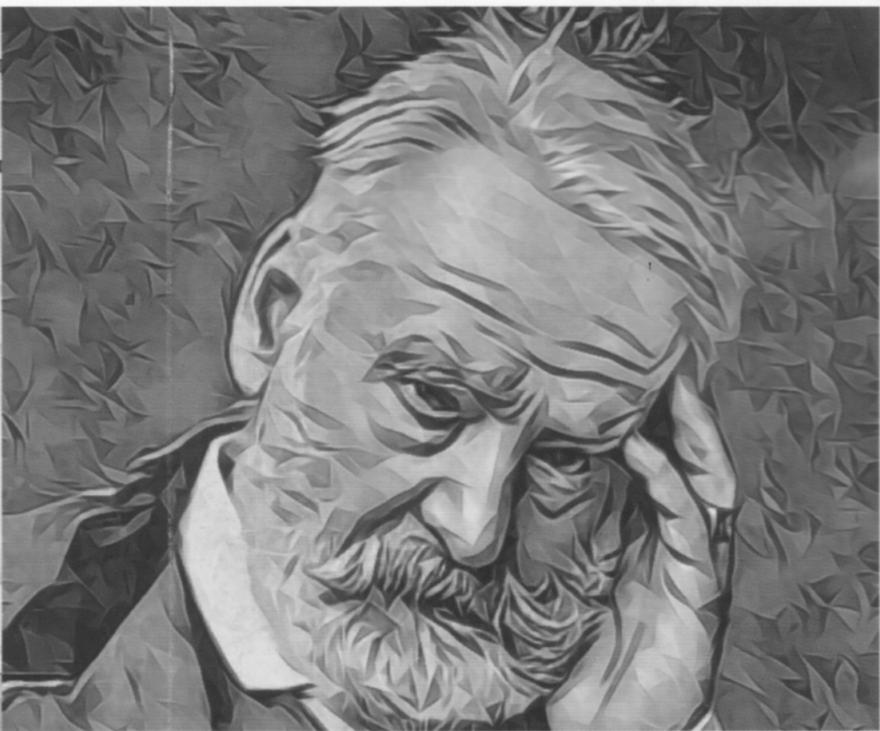
ment pour Emmanuel Macron quand les «jeunes» préféraient Jean-Luc Mélenchon, ont-ils vraiment droit au chapitre? Déjà, en 1974, certains avaient noté que, si les femmes n'avaient pas voté, François Mitterrand serait devenu Président de la République...

Cette fois, même le *Financial Times* s'est penché sur le sujet, pour tordre très vite le cou à cette fadaise, rappelant que l'appartenance à une classe sociale détermine davantage le vote que la date indiquée sur un acte de naissance. C'est vrai pour le vote Trump, vrai pour le Brexit, vrai pour le choix de Macron ou de Mélenchon.

«Ils ont voté sans penser à nous!» s'exclamaient en saccaquant les lieux de sympathiques étudiants de la Sorbonne, dont beaucoup se sont sûrement abstenus le 10 avril. «Sans penser à nous» voulant dire, dans leur esprit, «sans penser à l'avenir de la planète». Mais qu'en savent-ils? Peut-on vraiment affirmer, la main sur le cœur, que certains voteraient en pensant au montant de leurs impôts et à la préservation de leur patrimoine, quand d'autres auraient l'avenir du monde pour seul souci? Le vote est un acte beaucoup plus subtil et ne répond pas à un unique critère. D'autant que la plupart des «boomers» ont des enfants et des petits-enfants auxquels il leur arrive sûrement de penser, y compris en choisissant le bulletin à déposer dans l'urne.

Les plus de 65 ans représentent 27,47 % des inscrits sur les listes électorales; les 18-34 ans, 25,6 %. Soit à peu près un poids similaire. Mais 46 % des 18-34 ans se sont abstenus le 10 avril, contre 12 % des 60-69 ans. Il serait pourtant irresponsable de renvoyer ces jeunes à leurs études en leur intimant simplement l'ordre d'aller voter la prochaine fois. Il faudrait aussi que les responsables politiques redonnent du sens et de la perspective à leur action, qui n'en a plus guère.

Le poids démographique des «boomers» allant s'accroître dans les dix ans qui viennent, on ne fera sans doute pas l'économie d'une réflexion sur le droit de vote à 16 ans. En revanche, au nom du «un homme, une voix» qui devrait être cher à tous, rejetons les arguments des partisans du «vote pondéré» [plus on vieillit, moins le vote a de poids] où, paraît-il, «chacun pèserait électoralement en fonction du temps durant lequel il connaîtra les conséquences de son vote.» Là, il y a «comme



Illustrations d'après photos DR.

un défaut», aurait dit Fernand Raynaud quand les boomers étaient encore à l'école primaire: on ne connaît pas la date de sa mort. On peut certes mourir à 85 ans, mais aussi hélas à 40 ou à 29. Vive l'universalisme du vote! Un point, c'est tout.

### LA PRÉSIDENTIELLE DE 1848

Comme en écho, c'est le moment d'ouvrir le livre que l'historien Éric Anceau consacre à *La première élection présidentielle de l'Histoire* [éditions Kronos-SPM], celle des 10 et 11 décembre 1848. Le suffrage n'avait encore d'universel que le nom puisque les femmes ne votaient pas. Mais, par rapport au suffrage censitaire, c'était déjà un progrès: on passa de 250 000 à plus de neuf millions d'électeurs!

Le principe de l'élection, pour quatre ans, du président au suffrage universel fut décidé par l'Assemblée nationale le 9 octobre 1848 par 627 voix contre 130. Tocqueville était pour, Jules Grévy était contre car il craignait qu'un « ambitieux » ne vienne à avoir l'idée de renverser la République. Bien vu. Mais Alphonse de Lamartine lui répondit: « De quel droit pourrait-on empêcher le suffrage universel de s'exprimer comme il l'entend?.. Quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance, mal éclairée peut-être, redouterait de lui voir choisir, peu importe: Alea jacta est! »

Le récit du débat parlementaire puis de la campagne électorale par Éric Anceau est un régal. On retrouve dans les promesses du candidat Louis-Napoléon Bonaparte des choses qui nous sont bien familières, comme celle de faire des économies pour baisser les impôts « sans désorganiser les services publics », « donner du travail aux bras inoccupés alors que la France est loin d'être sortie de la crise économique et sociale » et « pourvoir à la vieillesse des travailleurs par des institutions de prévoyance ». Il s'agissait de parvenir, « non à ruiner le riche au profit du pauvre, mais à fonder le bien-être de chacun sur la prospérité de tous », le tout dans le cadre de la « réconciliation nationale » après la chute de la Monarchie de juillet.

Il y eut, en décembre 1848, une participation de 75 % et Louis-Napoléon Bonaparte l'emporta au premier tour avec 74,3 % des voix (en cas de ballottage, c'est l'Assemblée qui aurait choisi le président) devant Cavaignac, Ledru-Rollin, Raspail

et mon cher Lamartine, qui avait pourtant imposé le drapeau tricolore contre le drapeau rouge mais ne recueillit que 0,3 % des suffrages exprimés. Karl Marx vit dans la victoire de Louis-Napoléon « une réaction de la campagne contre la ville », ce qui nous rappelle quelque chose. Hélas, donnant raison à Jules Grévy, l'unique président de la deuxième République fomenta le coup d'Etat du 2 décembre 1851, premier pas vers l'Empire: un an plus tard, il devint Napoléon III et le suffrage universel entra en hibernation.

### LA POÉSIE DE L'ISOLOIR

Dimanche, donc, on vote. Dans son excellent livre *La fièvre des urnes, 2500 ans de passions électorales* [Ed de l'Observatoire], Laurent Pernot évoque en ce jour de scrutin « l'atmosphère douce-amère de l'endroit les électrices et les électeurs conscients de leurs responsabilités sont concentrés, vaguement intimidés ». Il décrit la poésie de l'isoloir, s'attarde sur le rôle des scrutateurs et donne ce conseil avisé: « Profiter de cette scénographie républicaine pendant qu'elle existe encore, avant qu'elle soit abolie par l'utilisation général de machines électroniques, par le vote par correspondance ou par le recours à nos smartphones »...

Au moment d'aller voter pour le second tour de l'élection présidentielle, je ne résiste pas au plaisir de citer ce texte, retrouvé dans le livre de Laurent Pernot: « Il y a un jour dans l'année où le gagne-pain, le journalier, le manœuvre, l'homme qui traîne des fardeaux, l'homme qui casse des pierres au bord des routes, juge le Sénat, prend dans sa main, durcie par le travail, les ministres, les représentants, le président de la République, et dit: la puissance c'est moi! Il y a un jour dans l'année où le plus imperceptible citoyen, où l'atome social participe à la vie immense du pays tout entier, où la plus étroite poitrine se dilate à l'air vaste des affaires publiques; un jour où le plus faible sent en lui la grandeur de la souveraineté nationale, où le plus humble sent en lui l'âme de la patrie! »

C'est superbe, c'est signé Victor Hugo et on devrait afficher cet hymne au suffrage universel à l'entrée de tous les bureaux de vote. Non sans remarquer que le vieil Hugo ne fait aucune référence à l'âge de l'électeur... ■